

H2
[Handwritten scribbles]

LA CULTURE a d'étranges défenseurs

par Gaston DERYCKE.

IL NE M'ONT PAS TROUVE RENTABLE !

André GIDE (Retouches)

Dans Commune, tandis que M. Aragon fait l'éloge de Racine, de Jeanne d'Arc et de Maurice Chevalier, M. André Wurmser fait le procès d'André Gide. Etrange procès, en vérité, que celui intenté à un homme qui nous donne l'exemple, très exceptionnel, d'un dévouement absolu à la vérité, par un écriture ratée, rédacteur à tout faire à Commune, à Vendredi et à quelques autres feuilles d'extrême-gauche où il remplit les blancs, humoriste lorsqu'on s'en nue trop, reporter, critique, conférencier, lorsque la maison a besoin d'un représentant en province.

Car il ne faudrait pas non plus oublier trop complaisamment ce qui signifie pour un Gide un acte, tel que la publication de son Retour de l'U.R.S.S. et de ses Retouches. Leur auteur est à l'âge où, en général, l'on n'aime pas beaucoup se créer des ennemis ou, écrivain célèbre, l'on préfère vivre sur une gloire longuement acquise, entouré de la sympathie d'un public qui est la vraie famille du solitaire, qu'est toujours, plus ou moins, le penseur — ou d'entendre déclarer ainsi que le fit Malraux à la tribune de l'Association révolutionnaire culturelle de Bruxelles, en 1935) que « la France, aujourd'hui, c'est André Gide et Romain Rolland », vaut bien quelques concessions ou quelques silences. Or, brutalement, avec un de ces élans de sincérité qui commandent l'admiration, même à ceux qui ne témoignent pas envers celui qui y obéit d'une estime particulière : (Je suis de ceux-là, n'ayant jamais éprouvé un amour immodéré pour l'auteur de Si le grain ne meurt), Gide dresse entre ce public et lui, une barrière qu'il sait infranchissable. Il accepte, après avoir été le Dieu de redevenir le

parla. Il s'expose à l'insulte, aux répliques les plus éhontées, — pour le seul amour de dire vrai. Voilà évidemment, qui doit échapper aux fonctionnaires de la sorte de M. Wurmser, et aux « indépendants » à la mode de M. Pierre Scize, lesquels s'ingénieront à trouver à une attitude aussi peu conforme à leur vue des choses, les plus invraisemblables raisons (M. Wurmser, accoutumé à monnayer ses prises de positions, ne va-t-il pas jusqu'à laisser entendre que si Gide a publié son Retour et ses Retouches, c'est parce que cela lui vaudra des droits d'auteur plus importants que l'édition de ses œuvres en U.R.S.S...?). Allez donc essayer de faire admettre à un employé de ministère qu'il peut parfois être plus urgent de dénoncer un chef de bureau prévaricateur, que de solliciter une petite augmentation pour prix de son silence !

Du moins l'aventure aura-t-elle éclairé Gide sur la qualité de l'estime que lui portaient ceux qui l'avaient bruyamment adopté comme un maître. L'imaginez que, dans le nouvel isolement où l'a jeté sa trop grande sincérité, il connaît l'amère volupté de ne plus avoir d'illusion sur les mobiles qui poussent la valetaille intellectuelle à se prosterner un moment aux pieds de qui lui paraît servir ses desseins sans grandeur. Quant aux Aragon, et autres Wurmser, il faut qu'ils aient toute honte eue, pour oser aussi cyniquement renier tout ce qu'ils ont pu écrire ou penser (mais pensent-ils parfois ?) à propos d'un homme dont, aujourd'hui, ils avouent implicitement s'être servi, aux seules fins d'une politique plus que douteuse. Il resterait à savoir, ce que pensent de tout cela, les Malraux, les Romain Rolland, les Mann, les Virginia Woolf, les Huxley, dont le nom continue de figurer, parmi les membres du Congrès pour la défense de la culture, — de ce congrès où Bergamini insulta Gide publiquement, et où Aragon lui préféra, non moins publiquement, Maurice Chevalier — tous ceux-là dont le nom a encore un sens et une valeur, et dont le silence serait pour le moins inquiétant.

On comprend, et l'on partage leur haine du fascisme, qui menace la culture humaine et l'intelligence. On comprend, si l'on ne croit pas aussi profondément qu'eux, à son efficacité, leur foi en la nécessité d'un rassemblement des défenseurs de cette intelligence menacée. Mais on ne comprendrait pas leur refus de se désolidariser d'avec des gens qui placent la fidélité envers la vérité et les droits de l'intelligence après l'obéissance à un parti politique, lui-même asservi à un régime aussi peu défendable que le régime soviétique actuel.

A ce refus, on ne verrait que deux explications valables :

Ou bien la tentation, décrite plus haut, de sacrifier son indépendance aux charmes d'une popularité aisément acquise, — ce qui paraît tout de même assez peu croyable.

Ou bien un véritable avilissement de l'esprit, et le naufrage définitif de ce qui fait toute sa noblesse, à savoir : le pouvoir de jugement, la liberté d'expression, l'indépendance vis-à-vis des hommes et des doctrines.

Est-ce à cela qu'aboutit un programme dont le premier point comporte ces mots que l'on voudrait sincères : Défense de la culture et de la dignité humaine ?...